JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Le petit Bruno

D’abord tout souriait, tout semblait s’enchanter
Autour des beaux époux, qui vinrent habiter
Un logis attenant à la vieille chaumière
Dont rien n’avait troublé la gaîté coutumière
Que ravivaient encor ces nouvelles amours.
D’un cours égal et doux, les jours suivaient les jours.
Jamais prospérité n’avait paru plus sûre.
Avant de pénétrer dans l’agreste masure,
A l’aspect de l’enclos, l’œil se sentait charmé.
Solide encor, l’aïeul que le temps a calmé,
N’étant plus poursuivi par le funeste augure,
Redevenu serein dans sa mâle figure,
Fraudait en plein soleil sans être inquiété.
Étienne et Pierre ont vu — que béni soit l’été ! —
Sur leur pré s’élever des monts de foin superbes,
Leur chariot ployer sous la lourdeur des gerbes,
Leur grange trop petite à la riche moisson,
Et Marie accoucher bientôt d’un gros garçon ;
Marie était le nom de la fille d’Étienne.
C’était bien le bonheur ! Pas un vœu qui n’obtienne
Une faveur rêvée, un gage d’avenir.

Angèle était grand’mère et croyait rajeunir.
Partout le paysan vieillit vite et s’étonne
De voir se prolonger ces verdeurs de l’automne
Sur des fronts que le temps semble avoir oubliés ;
Car sous l’âpre labeur ils sont bientôt ployés,
Ces rudes laboureurs amaigris dont les bustes
Marchaient, dans leurs vingt ans, si droits et si robustes.
Angèle éternisait un verdoyant printemps.
Son âme conservait, malgré ses quarante ans,
Une limpidité juvénile et candide ;

Et, si son doux visage accusait une ride,
Ce n'était pas un trait de sourire moqueur :
Cette ride était jeune et venait droit du cœur.
Son beau front rayonnait d'une lueur sacrée ;
Une ferveur mystique, et depuis tempérée
Par un terrestre amour, transfigurait encor
Ce front lisse et serein sous ses lourds cheveux d'or.
Et chacun, la voyant accorte et si fleurie,
Disait : « Est-ce la mère ou la sœur de Marie ? »
Car rien n'avait voilé le soleil de son cœur.
Extase, joie, amour, tout y chantait en chœur.
Ses lèvres n'avaient point touché la coupe amère.

Elle dormait encore au berceau, quand sa mère
Mourut, ne lui laissant qu'un vague souvenir
Dont elle s'abreuvait sans pouvoir définir
S'il était fait d'un charme ou bien d'une souffrance.
C'étaient, dans la clarté de divine espérance
Qui dora, tout d'abord, la chambre du manoir,
De confuses blancheurs, un œil humide et noir,
Un visage effacé, plus pâle que la cire,
Tristement animé par un tremblant sourire
De fleur tardive éclose au temps de la moisson
Et que déjà la faux effleure d'un frisson ;
Et puis c'était ce cri : « Souviens-toi, mon Angèle ! »
Mais la fatale main, qui brise et qui flagelle
La mère, n'émeut point, dans son frêle berceau,
Le jeune enfant qui rit au soleil. L'arbrisseau
Ne ressent pas les coups de la dure cognée.
Dans les voiles du temps, toujours plus éloignée,
Telle cette ombre errait, seule devant ses yeux,
Comme une faible brume au levant radieux.

Son amour maternel pour sa blonde Marie
Maintenant pâlissait devant l'idolâtrie,
L'orgueil tendre et pieux, le transport triomphant
Qu'éveillait en son cœur son cher petit enfant.
Jamais, lorsqu'à ses yeux, dans ses mystiques veilles,
Ses rêves, évoquant tant de pures merveilles,
Ouvraient les portes d'or du divin paradis,
Non, jamais chérubins plus frais, plus arrondis,
N'avaient pris en dormant de plus charmantes poses,
Ni levé, dans l'azur, de plus beaux talons roses.
Au réveil matinal et le soir au coucher,
Elle pouvait au moins des lèvres le toucher
Tout nu, lorsqu'elle allait renouveler ses langes,
Car il était vivant, quoique pareil aux anges ;
Puis il était jaseur comme un petit moineau,
Et doux et caressant. On le nomma Bruno.

Le bonheur familier de la maison paisible,
Enveloppant leurs cœurs d'une trame invisible,
Lentement, doucement, dans un tranquille essor,
Par l'air où chatoyaient de clairs mirages d'or,
Emportait nos amis vers la rive rêvée.
Les femmes, souriant, guettant leur arrivée,
Dans la saine tendresse enlaçaient leurs époux
De leurs bras travailleurs et pourtant non moins doux ;
Pleins de force et de calme heureux que rien n'altère,
Ceux-ci, rudes piocheurs, d'un beau lopin de terre
Avaient vu l'an dernier s'arrondir leur avoir
Et d'un hangar nouveau s'agrandir le manoir.

Mais le bonheur souvent est puni comme un crime :
Combien de nids chanteurs sont jetés à l'abîme !

Quand la terre, longtemps, s'est chauffée au soleil,
Quand, de son lever rose à son coucher vermeil,
Elle a senti ses flancs où la richesse abonde,
Palpiter sous l'ardent foyer qui les féconde,
Qu'elle a bu la rosée et l'azur à longs traits,

Que dans les prés, les champs, les jardins, les forêts,
Sans épuiser jamais son immense mamelle,
Le flux et le reflux de la sève éternelle
Ont fait jaillir partout l'épanouissement
Des arbres et des fleurs, des foins et du froment,
Et que parmi ces flots de blés et de verdure,
En contemplant le ciel propice, la Nature
Triomphe et semble dire au Créateur : « Merci ; »
Alors le paysan dans son cœur chante aussi ;
Par la plaine il promène un front brun, qui, superbe,
Déjà pèse combien sera lourde la gerbe !
Tout le jour il a vu s'enfler le blond trésor
Et, dans un ciel plus pur, jamais le soleil d'or
N'a plus placidement gagné sa tiède couche
Et jamais son adieu n'a semblé moins farouche.
Le paysan s'endort dans la clémente nuit,
Et l'espoir enchanté dans le sommeil le suit.
Il reverra demain la splendeur coutumière.

A l'heure où, d'habitude, apparaît la lumière,
Il se lève, il s'étonne, il ne voit que du noir.
Le ciel, le ciel n'est plus qu'un obscur entonnoir
Où de bouillants remous de bitume et de soufre
Dans un cercle d'enfer se tordent, et le gouffre
S'éclaire d'une brusque et livide lueur.
Le tonnerre a grondé, lugubre, dans l'horreur.
Un fracas sec et bref déchire l'air sinistre.
Striant de blêmes traits les profondeurs de bistre,
Une mitraille aveugle, innombrable, bondit
Sur la Terre sonore. O malheur ! Jour maudit !
Car la grêle partout hache, crible et lapide
La superbe récolte, et l'homme, l'œil stupide,
Reste inerte, insensible et si terrifié
Dans son cœur qu'il en est comme pétrifié.
Il se décide enfin à sortir. Il commence
A mesurer l'horreur de ce désastre immense.
Pas un épi debout, et son œil effaré,

Sur le sol où naguère un océan doré
Balançait doucement ses houles lumineuses,
Ne voit plus qu'un amas de tiges limoneuses.
Sous les grêlons boueux, entassés blancs et roux,
La glèbe, hélas ! le sein criblé d'infâmes trous,
Longtemps, longtemps encor restera refroidie.
Et secouant son âme un instant engourdie,
D'un geste il montre à Dieu, tout puissant justicier
La ruine couvrant le terroir nourricier !

Mais voici qu'on entend courir, de lèvre en lèvre,
Un effroyable bruit, et la secrète fièvre
De l'alarme, malgré les fanfarons moqueurs,
Trouble et glace partout les âmes et les cœurs.
Un fléau s'avançait, invisible, implacable,
Et sa marche fatale et prévue, immanquable,
Menaçait la Commune. On avait affirmé
Qu'un bourg assez voisin en était décimé.

La terreur avait donc envahi le village,
Adieu, douce gaîté, plaisir, rire volage !
Des gens aux carrefours s'en venaient se grouper,
Dans leur anxiété cherchant à se tromper.
D'autres, silencieux, erraient, la tête basse.
On eût dit qu'ils cherchaient une invisible trace :
A leurs yeux assombris, quoique le temps fût beau,
Le soleil pâlissait, funéraire flambeau ;
Ainsi qu'aux jours d'éclipse, une lueur livide
Et lugubre attristait la rue étrange et vide,
Et pourtant le soleil resplendissait toujours.
Tout vaquait et chômait, tout, hormis les amours :
En face de la mort, cette flamme qui crée
S'exalte d'autant plus qu'elle est désespérée.

Seule, par un beau soir de ce malheureux temps,
Angèle revenait du chef-lieu. Par instants,
Son pas s'alentissait, non point de lassitude,
Mais sous le lourd fardeau d'une âpre inquiétude.

Pour la première fois elle éprouvait la peur.
« Peut-être, pensait-elle, est-il vain et trompeur
« Tout ce bonheur qu'ici le monde nous envie ;
« Car tout dépend du fil d'une fragile vie.
« On dit que l'affreux mal prend surtout les enfants ! »
— Et sur son cœur passaient des spasmes étouffants,
Et ses doux yeux flottaient sans se poser, farouches.
« Les tout petits, surtout, tombent comme les mouches
« Là-bas, racontait, hier, Jean, le vieux colporteur.
« Étienne me soutient que cet homme est menteur,
« Est-ce vrai ? Le bon Dieu n'aurait pas, il me semble,
« Le courage… Et pourtant j'ai grand'peur et je tremble. »
Elle allait anxieuse, un panier à la main,
Ses regards, sans le voir, errant sur le chemin.
Puis, comme elle entendit jacasser une pie,
Angèle, pour chasser une pensée impie,
Frotta son front si pur : ainsi qu'un noir lambeau,
Une ombre traversait son âme, et le corbeau,
Qui s'était, au festin, reposé sur Marie,
L'obsédait. Mais bientôt elle vit la prairie
Qui touche au vieux manoir ; elle était à l'endroit
Où le chemin moins vert devenait moins étroit,
A l'endroit où se dresse un ancien calvaire,
Et, tombant à genoux, égrenant son rosaire,
Dans de brûlants transports d'amour et de ferveur,
Longtemps elle adora son bien aimé Sauveur.
Le Dieu, penchant sa face amaigrie et souffrante,
Semblait l'encourager de sa bouche mourante.

Elle se lève alors, le courage affermi ;
Déjà le vieux manoir se montrait à demi,
Le pied trempé dans l'ombre et la brume argentine.
Son chaume noir sortait des bouquets d'églantine,
Sous le dôme immobile et bruni du noyer ;
Le Soleil se couchait et faisait ondoyer
Le village dans l'or d'une fine poussière
Qui montait lentement des bords de la rivière.
Au premier cabaret, l'ordinaire roulier
S'arrêtait. Ce tableau si doux, si familier,
Si rassurant, bientôt, réconforta son âme,
Et, le cœur et le pied plus légers, l'humble femme
S'approchait du manoir dans un air pur et sain,
Après elle entraînant le coutumier essaim
Des vibrants moucherons dans un nuage fauve.

Toute la maisonnée était bien saine et sauve,
Lorsqu'ayant soulevé la clôture en lattis,
Elle eut, par le jardin, regagné le logis.

Angèle, ouvrant la porte, entre dans la chaumière.
Un chaud reflet du soir pénètre, et sa lumière
Déferle en poudre blonde aux poutres du plafond
Et, dans l'âtre qui semble un trou noir et profond,
Brillent de clairs paillons au milieu de la suie.
Les cuivres, qu'une main toujours soigneuse essuie,
Ont des étoiles d'or dans leur miroitement.
En face du foyer au feu rouge et dormant,
La crayeuse cloison qui sépare la chambre
Du fournil se revêt de chaudes teintes d'ambre
Dont l'ardeur s'amortit et meurt en reflets froids
Sur les dalles, tandis que les autres parois
Se baignent mollement dans une ombre verdâtre
Et mouvante venant du verger. Près de l'âtre
Étienne, assis rêveur, s'était levé d'un bond,
Lorsque la main d'Angèle eut fait crier le gond
De la porte coupée et qui s'ouvrait en double.

Et la femme aussitôt, qui remarque son trouble,
Lui dit : « Pourquoi ta main tremble-t-elle ? Qu'as-tu ?
« Un malheur sur ce toit s'est-il donc abattu ?
« — Je dormais, répond-il, le seul bruit de la porte,
« M'éveillant en sursaut, m'a troublé de la sorte.
« Tout va bien. Ne crois pas — car on te le dira —
« Que le vieux colporteur soit mort du choléra ;
« Si ce soir, brusquement, Jean a cessé de vivre,
« Le genièvre en est cause ; il était toujours ivre.
« Tu sais bien qu'il descend et loge au Coq-Hardi,
« Au seuil du cabaret, je l'ai vu, ce midi,
« Se traînant, ivre-mort, et tout couvert de terre,
« Hurlant dans une soif que rien ne désaltère.
« J'eus pitié de l'ivrogne et lui prêtai mon bras :
« Puis alors, dans un lit dont il ôta les draps
« L'aubergiste le fit coucher. Mais le pauvre homme,
« A trois heures, dormait de son éternel somme.
« Il était déjà mort lorsque vint le curé.
« On dit que l'alcool l'a tant défiguré,
« Que sa face en était comme brûlée et noire. »

La femme, en écoutant cette tragique histoire,
Frémissait. La sueur perlait sur son front blanc.
Certe, Étienne mentait. Angèle fit semblant
De croire simplement ce que disait Étienne
Et murmura : « Mon Dieu, que ta main nous soutienne ! »

Le lendemain, aux yeux du bourg abasourdi,
Jean étant enterré, le même Coq-Hardi,
D'où, par instants, sortait un sanglot lamentable,
Resta fermé, lugubre. Au seuil, sur une table
Qu'un drap noir recouvrait de son voile affligeant,
Se dressait, plus funèbre, un crucifix d'argent ;
Car l'aubergiste, hier, si sain et si solide,
Là, maintenant, gisait, muet, roide et livide.
En deux heures, le mal en avait fait un mort.
La foudre vite abat le chêne le plus fort.

Les voisins consternés, tremblants, la face blême,
Passaient en se signant devant l'horrible emblème.
La peur est inventive : un bruit s'est répandu,
Un bruit lâche : on disait : « Cet homme s'est pendu. »
Cependant, ô terreur ! la semaine suivante,
Le Coq-Hardi voyait la femme, la servante
Et le fils s'en aller vers l'éternel repos,
Laissant le cabaret pour longtemps morne et clos.
Plus de doute à présent, le mal est manifeste !

Et tu vis accourir, toi qui chasses la peste,
O bienheureux saint Roch, une procession
Affolée, implorant ton intercession.
Au paysan la peur, en ce moment, rappelle
Qu'au fond du terroir dort ta déserte chapelle.
Perdu parmi les blés, revêtu de ton froc,
Banni dans les chardons, d'habitude, ô saint Roch,
Tu n'avais pour ami que ton barbet fidèle ;
A moins — et tu le vis parfois — qu'une hirondelle,
Au-dessus de ta tête, au vieux cintre bénit,
Ne s'en vint, familière, appendre son doux nid.
O Saint, que pensas-tu de l'affluence grande
Qui bientôt t'apporta tous les jours son offrande,
De cette ardente cour d'improvisés dévots,
Toi que saluaient, seuls, dans le vent, les pavots ?

Parmi les pèlerins que la peur fanatise,
Angèle n'allait point vers saint Roch, mais l'église,
Dans un discret recoin, abritait sa ferveur.
Là, sur un vieux tableau tout usé, le Sauveur
Que les dégâts du temps voilent, dont on devine
Bien plus qu'on ne la voit, la figure divine,
Dans l'auguste froideur du sombre demi-jour,
Consomme, les yeux clos, son martyre d'amour.
Auprès, sur un endroit que l'humidité mange,
Encor plus vaguement, une apparence d'ange,
Dans un calice d'or, recueille le Saint Sang

Qui du côté blessé coule à flot jaillissant,
Et rejette l'horreur de ses éclaboussures
Au flagellé couvert d'affreuses meurtrissures.
Mais, plus bas, fatiguant ses regards attentifs,
Elle eût en vain cherché les deux forcenés Juifs
Qu'elle avait tant maudits dans sa première enfance :
A peine un bout de casque ou bien un fer de lance,
Une main, un fragment de visage grêlé
S'y déforment au gré du panneau craquelé,
Et le reste s'effeuille en écailles moisies.
Là ne pénètrent point les lueurs cramoisies
De vitrail, ni l'éclat d'azur et de vermeil
Dont, plus loin, les piliers s'égayaient au soleil.
Ce fond de bas-côté, sous sa voussure lourde,
Reste grave et noyé dans une brume sourde.

Le cœur, hélas ! sevré de ses rêves heureux,
Angèle aimait alors ce réduit ténébreux.
Sous les rigides plis droits d'une mante noire,
Dévorant des regards l'hostie expiatoire,
L'adorant, implorant son propice secours,
Aux loisirs que laissait son travail, loisirs courts,
Elle s'abîmait là jusqu'au fond de son âme.
Or, dans cet abri sombre, un jour, la pauvre femme
Redemandait à Dieu d'apaiser ses tourments
Qui redoublaient encor, car six enterrements,
Ce matin, ont glacé d'effroi le voisinage.
— Autour du vieux manoir, le fléau faisait rage. —
Elle a, sur le chemin où tout redit le deuil,
Croisé le charpentier qui portait un cercueil.
Elle a de plus compté, le frisson aux vertèbres,
Devant quatre maisons, quatre tables funèbres.
Et le morne clocher ne tintait plus son glas.
La peur était muette et les pleurs étaient las ;
La peur, qui fige l'âme et gèle les entrailles,
Déjà séchait les yeux devant ces funérailles,
L'égoïsme brisant les plus vibrants ressorts.

Mais Angèle, en son cœur, les pleurait, tous ces morts.

Elle était, la paupière encor rouge et mouillée,
Devant le sombre Christ, dans l'ombre, agenouillée
Sous sa mante ancienne aux plis sombres et droits,
Comme la Vierge au pied de la sanglante croix.
Immobile, dans un pressentiment étrange,
Elle fixait ses yeux pleins d'angoisse vers l'ange
Que le temps outrageait sur l'antique panneau.
Cet ange vaguement ressemblait à Bruno.
Elle s'en aperçut, mais, dans son trouble extrême,
Ce qu'elle croyait voir, c'était Bruno lui-même
Et si pâle et si terne en son corps effacé,
Petit cadavre éteint de Bruno trépassé…
Clouée au sol, la bouche ouverte et le cou roide,
Ses deux tempes battant sous une sueur froide,
Abandonnant ses bras et ses yeux obstinés
Tendant vers l'ange seul leurs regards fascinés,
Funéraire statue à genoux sur les dalles,
Elle entendait tinter d'invisibles cymbales,
Trouble étrange, au milieu d'un sourd bourdonnement ;
Quand soudain retentit dans la nef, brusquement,
Un bruit clair de sabots sous la voûte sonore.
Angèle dont le front, pâle, pâlit encore
Se retourne… et Marie accourt, les bras tendus,
Hagarde, échevelée, et les yeux éperdus.
Angèle tord ses mains, hurlant ce cri terrible :
« Il est mort, mon Bruno, Bruno ! » Folle, insensible,
Elle voit les piliers massifs tourbillonner
Sur leur base oscillante, elle voit rayonner
D'étranges feux dans l'air ;… les gouttes de sang rouge
Tremblent horriblement sur le vieux Christ qui bouge ;
Elle s'affaisse et tombe et par de vains efforts
La jeune femme cherche à ranimer son corps.
Angèle ne voit plus, n'entend plus, et Marie
Bien inutilement la secoue et lui crie :
« Mère, Bruno va bien, reprenez vos esprits ! »

Dans son vêtement noir, blanche sur le sol gris,
Refroidie et livide, on eût dit une morte.

Marie, épouvantée, a couru vers la porte.
Arrivent deux voisins qui prêtent leur secours.
Ils emportent Angèle, et, le long du parcours,
Par le morne désert de la rue alarmée,
Sur leurs bras elle pèse et flotte inanimée.